

## I

### LA PETITE CECIL

«Voulez-vous donc faire couler la maison en tirant si fort sur la cloche?» lança d'une voix bourrue le vieil Anthony lorsqu'il ouvrit brusquement la porte.

Il se retrouva nez à nez avec une énorme malle et une petite fille, qui tenait une lettre à la main.

«Veuillez m'excuser, c'était le cocher, Monsieur, répondit poliment la fillette.

— Eh bien, que désirez-vous, mon enfant?

— Je veux entrer. Voici mon bagage, je vais vous aider à le porter.»

La petite personne s'empara de l'une des poignées de la malle avec une telle confiance en ses forces que le vieux domestique ne put réprimer un éclat de rire. Ils portèrent

le bagage à l'intérieur, chacun le soulevant d'une main, puis le serviteur referma la porte et demanda avec davantage de respect :

« Et maintenant, Madame, que puis-je pour vous ? »

Tout en lissant dignement sa robe froissée, la petite récita sa réponse comme une leçon consciencieusement apprise :

« Donnez s'il vous plaît cette missive à M. Bazil Yorke, et annoncez-lui l'arrivée de M<sup>lle</sup> Stein. Ensuite, j'attendrai ses instructions.

— Êtes-vous M<sup>lle</sup> Stein ? demanda Anthony, déconcerté par l'apparition d'une enfant dans cette maison si peu fréquentée.

— Oui, Monsieur, et je viens m'installer ici, si M. Yorke veut bien de moi, expliqua la fillette, dont le regard mélancolique traduisait sa déception de n'être pas mieux accueillie.

— Êtes-vous de la famille du maître ? s'enquit Anthony, de plus en plus décontenancé.

— Non, Monsieur. Il connaissait mon papa et ma maman, mais il ne m'a jamais vue. C'est tout ce que je sais. »

Résigné, le vieil homme secoua la tête en marmonnant pour lui-même : « Encore une folie du maître, cela lui ressemble bien. » Puis il poursuivit à voix haute :

« Je vais monter la lettre, mais vous feriez mieux de jouer ici en attendant qu'il soit prêt à vous recevoir, car lorsque le maître est occupé là-haut, ce n'est pas la peine d'essayer de l'en faire descendre avant qu'il le décide. »

Elle le suivit le long d'un couloir, jusqu'à une porte vitrée qui donnait sur un jardin de ville où bruissaient au vent quelques malheureux buissons et pieds de vigne délaissés. La petite posa sur les lieux un regard morne, car rien n'était en fleur et tout semblait à l'abandon. Tout à coup, une rose splendide et magnifiquement épanouie vint lui effleurer la joue et s'échouer à ses pieds. Elle la ramassa avec une exclamation de plaisir et leva la tête vers le ciel, afin de découvrir la fée bienfaisante qui avait percé à jour et réalisé son souhait.

« Je suis là », lança une voix espiègle. Elle fit volte-face et aperçut un jeune garçon accoudé au muret qui séparait le jardin de M. Yorke de la propriété voisine. Il devait être à peu près de son âge ; il avait les joues roses et les prunelles vives, était doté de la plaisante audace qui rend les jeunes garçons si charmants, et paraissait d'humeur affable. Lorsqu'elle leva vers lui une mine interrogatrice, il hocha la tête et lui demanda gaiement :

« Comment vas-tu ? La rose te plaît ? »

— Oh oui ! Est-elle pour moi ?

— J'ai pensé : *elle a bien l'air d'en avoir besoin*, alors je te l'ai lancée. C'est si triste là où tu es. Et si tu venais me rejoindre ? Je pourrais te faire visiter mon jardin pendant qu'on cause. Tu n'as rien à craindre ; donne-moi la main, je t'aide à grimper sur le mur. »

Sa voix, son visage et ses manières étaient si engageants que la petite M<sup>lle</sup> Stein ne put résister à l'invitation. Elle tendit la main et se retrouva bientôt à cheval sur le large

faîte, considérant d'un œil timide mais confiant ce nouvel ami qui lui faisait les honneurs de la maison avec enthousiasme et courtoisie. Ils ne s'enquirent pas de leurs prénoms respectifs et firent plutôt connaissance à travers la fleur en question, cette ravissante intermédiaire qui marqua leur rencontre, oubliant bien vite que cinq minutes plus tôt ils étaient de parfaits inconnus.

« Mon jardin te plaît-il ? lui demanda-t-il tandis qu'elle respirait le parfum de la rose et contemplait en souriant le carré florissant qu'ils surplombaient.

— Oui, beaucoup. Quel dommage que M. Yorke n'en ait pas un semblable !

— Ce genre de choses ne l'intéresse pas. Il est trop étrange et trop occupé. C'est un génie, tu sais.

— J'espère que ce n'est pas trop grave, comme je vais habiter avec lui. Dis-moi tout ce que tu sais à son sujet, car je ne l'ai encore jamais rencontré.

— Il est sculpteur, il fait de magnifiques statues dans cette tour là-haut où personne ne peut le voir, excepté le soleil et les moineaux. Il ne les montre jamais, et les seuls à les avoir aperçues l'ont supplié, harcelé et poursuivi sans répit jusqu'à ce qu'il cède.

— Est-il aimable et de bonne compagnie ? interrogea la fillette.

— Il a l'air plutôt sévère avec sa barbe et ses cheveux longs, mais il a un regard très doux, malgré son drôle de visage triste.

— Est-il marié, a-t-il des enfants ?

— Mon Dieu, non ! Il vit seul avec le vieux Tony et M<sup>me</sup> Hester, la bonne. J'ai entendu ma mère raconter à une dame que M. Yorke avait eu une peine de cœur, qu'il ne supportait pas les femmes et qu'aucune n'osait l'approcher. Il a aussi un chien magnifique, très gros, qui est féroce comme un loup avec tout le monde — sauf avec son maître et Tony.

— Ah, pourquoi suis-je ici ? Je n'aime pas les gens bizarres, et je crains les chiens, soupira M<sup>lle</sup> Stein.

— M. Yorke sera bienveillant avec une petite fille comme toi, et je suis sûr qu'il apprendra au vieux Judas à t'apprécier. Tu pourras peut-être repartir bientôt si tu ne te plais pas chez lui. Ta maison est loin d'ici ?

— Je n'ai pas de maison. Oh, maman ! Maman ! » Et la petite, se cachant derrière sa jupe noire, éclata en sanglots si soudains et si amers que le garçon fut frappé de remords. N'espérant des mots aucun secours, il sauta fougueusement au bas du mur et cueillit une pleine brassée des plus belles fleurs, qu'il déposa sur les genoux de sa compagne avec de telles manifestations de repentir et de bonne volonté qu'elle s'en trouva immanquablement consolée.

Anthony l'appela à cet instant précis, et elle lança un *Au revoir* hâtif en s'appêtant à obéir ; mais le garçon la retint juste le temps de lui glisser :

« N'oublie pas de demander à M. Yorke s'il t'autorise à jouer avec moi, car tu t'ennuierais beaucoup ici toute seule, et j'aimerais bien que tu sois mon amoureuse.

— Alfred! Alfred! Tu vas trop vite en besogne », lui lança une dame souriante depuis l'une des fenêtres de la maison voisine. Sur ce, le garçon sauta au bas du mur, ravi de découvrir le public inopiné qui avait assisté à sa déclaration, et M<sup>lle</sup> Stein s'éloigna en direction de la maison, apparemment contrariée par les ricanements d'Anthony.

« Le maître va bientôt descendre pour le thé. Vous pouvez regarder par la fenêtre en attendant, mais ne touchez à rien », lui expliqua le vieil homme en s'en allant.

Le souvenir du joli garçon réchauffait le cœur de la fillette et semblait diffuser un rayon de gaieté dans la pièce lugubre. La table était dressée avec soin, et un livre attendait près de l'unique assiette, comme si *le maître* avait pour habitude d'égayer ses repas solitaires par la compagnie que lui procurait sa bibliothèque bien fournie. Les meubles étaient vieux, les rideaux sombres, les tableaux grotesques ou sinistres, et le silence pesant qui régnait dans la maison oppressait l'enfant esseulée. Elle s'approcha de la table et se risqua à examiner l'ouvrage. Elle s'aperçut vite qu'il semblait à la fois compréhensible et distrayant, et s'installa donc dans le fauteuil, ouvrit le volume et oublia rapidement les affres de l'orphelinage et de la solitude.

Elle était entièrement occupée par sa lecture, si bien qu'elle ne vit pas l'homme qui s'arrêta sur le seuil de la porte pour la détailler de la tête aux pieds. Aurait-elle levé les yeux qu'elle aurait aperçu une silhouette haute et athlétique surmontée d'un visage singulièrement attirant, quoique dépourvu de beauté comme de douceur. Alors

qu'il n'avait guère plus de trente ans, sa chevelure brune et négligée était striée de gris. De profondes rides marquaient son front, tandis que sous les sourcils sévères, de magnifiques yeux empreints de mélancolie contemplaient la scène, comme si une émotion puissante avait avivé un feu inhabituel dans les profondeurs de son être. La partie inférieure de son visage se démarquait étonnamment de la partie supérieure : le nez était arrogant, le menton dur et carré, et la bouche révélait un caractère implacable que même une barbe seyante ne parvenait guère à atténuer. Encadré par le chambranle de la porte, vêtu d'une casquette et d'un paletot de velours, on aurait dit le tableau saisissant d'un savant austère supportant le poids des soucis et de l'étude plutôt que des années. Pourtant, en y regardant de plus près, on aurait décelé les indices d'une souffrance aiguë, d'une passion latente, une étrange mélancolie, comme si les pupilles désertées recherchaient à jamais une possession perdue.

Bazil Yorke observa l'enfant à son insu pendant de longues minutes, comme fasciné par la silhouette menue et concentrée qui dévorait le livre des yeux avec le plus grand sérieux, tournant d'une main les pages illustrées, repoussant de l'autre les cheveux ondulés qui tombaient sur sa joue rose et sur un front doté des contours délicats et des lignes harmonieuses si prisés des artistes. Tandis qu'il la regardait, la physionomie de l'homme s'adoucit, car l'isolement de la fillette semblait d'autant plus pathétique qu'elle n'affichait aucune méfiance. Il tendit la main

comme pour l'attirer vers lui, puis se ravisa, et les traits durs de sa bouche se contractèrent lorsqu'il annonça froidement en ôtant sa casquette : « M<sup>lle</sup> Stein, je suis prêt. »

L'invitée sursauta, referma le livre et glissa en bas de sa chaise pour aller à la rencontre de son hôte en lui présentant sa main, apparemment désireuse de se faire pardonner son intrusion.

Peu habitué à de telles démonstrations, Yorke exerça une pression à peine perceptible sur la menotte avant de la laisser retomber sans prononcer un mot. L'enfant en fut terriblement peinée, mais n'en laissa rien voir, si ce n'est dans le léger tremblement qui agita sa voix lorsqu'elle demanda timidement : « Avez-vous lu la lettre, Monsieur ?

— Je l'ai lue. Votre mère y exprime le souhait que je vous garde auprès de moi jusqu'à vos dix-huit ans, âge auquel vous pourrez choisir vous-même votre tuteur. Sa famille refuse de vous accueillir et celle de votre père est trop loin, mais votre mère et moi étions bons amis il y a de cela de nombreuses années, et elle espérait que je me charge de vous un moment.

— Et allez-vous accepter, Monsieur ? Je ferai tout ce que je peux pour ne vous causer aucun ennui.

— Impossible. Cet endroit n'est pas adapté à un enfant, et je ne serais pas, de toute façon, un tuteur convenable. Je vous trouverai dès demain un foyer plus approprié. Mais comme vous restez pour la nuit, vous pouvez retirer votre chapeau et votre... cape... je ne sais comment vous appelez cela. »



La pitié se mêlait à l'impatience dans ses paroles, tandis qu'il scrutait l'enfant comme s'il désirait la garder, mais n'osait pas. Celle-ci retira rapidement son chapeau, mais les rubans de son vêtement étaient emmêlés et, après quelques malheureuses tentatives pour se dégager, elle se tourna vers son hôte. Tandis qu'agenouillé, il aidait la petite avec une singulière réticence, elle scruta le visage qui se trouvait tout près du sien avec une liberté pleine de candeur et murmura comme pour elle-même : « Le garçon avait raison, il a le regard doux. »

Dans un mouvement brusque qui déchira la soie et fit sursauter la fillette, Yorke défit le nœud et s'éloigna pour aller sonner violemment.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il en prenant soin de se détourner de la petite qui s'asseyait.

— Cecilia Bazil Stein.

— Voilà un assemblage de bon augure ! »

Elle entama une explication sans percevoir le mépris contenu dans cette remarque.

« Cecilia est le nom de maman, Bazil le vôtre, et Stein celui de papa. Si vous le voulez bien, Monsieur, vous pouvez m'appeler Célia comme le faisait maman.

— Non, je vous appellerai Cecil. L'autre nom ne me plaît pas. »

Les larmes montèrent immédiatement aux yeux de la petite fille, mais pas une ne coula, et elle poursuivit en baissant la voix, les lèvres tremblantes : « Maman m'a chargée de vous transmettre ses amitiés et de vous dire

qu'elle vous envoie son souvenir le plus précieux, qu'elle espérait que vous accepteriez en mémoire des jours heureux où vous étiez amis. »

Yorke resta quelques minutes le dos tourné avant de lui demander brusquement : « Où avez-vous passé cette dernière année ? »

— Ici, en Amérique. Avant cela, nous séjournions en Angleterre, car maman ne voulait plus rester en Allemagne après la mort de papa. Et puis, nous en avons assez de voyager.

— Je crois me souvenir que votre père est décédé peu après votre naissance. Avez-vous toujours vécu avec votre mère depuis ? s'enquit Yorke avec un demi sourire en entendant cette petite personne évoquer le plus naturellement du monde ces pays lointains, comme s'il s'agissait de villages voisins.

— Oui, je suis restée avec elle, et cela nous a beaucoup plu de découvrir plein de nouveaux endroits charmants. Mais maman voulait mettre de l'argent de côté pour moi, donc nous nous sommes installées ici pour vivre simplement à la campagne, jusqu'à ce qu'elle... »

L'enfant s'interrompit en sentant ses lèvres frémir, car elle aurait eu honte de pleurer deux fois dans la même heure. Il perçut ses efforts pour se contenir, et ce trait de caractère lui plut tout autant que le mélange de franchise innocente et de bonnes manières que trahissaient ses façons et sa tenue.

« Quand vous a-t-elle quittée ? risqua-t-il en omettant précautionneusement la dureté du terme *morte*.

— Il y a trois semaines.

— Et quel âge avez-vous, Cecil? enchaîna-t-il dans le seul but de la distraire de ses idées noires, puisqu'il connaissait déjà la réponse.

— Presque douze ans, Monsieur.

— Douze ans — douze longues années se sont écoulées depuis notre dernière entrevue, depuis que j'ai renoncé au monde. »

Il prononça ces mots à voix basse, pour lui-même, et ses pensées semblèrent s'envoler vers le passé tandis qu'il restait immobile et muet, jusqu'à ce qu'Anthony annonce: « Le thé est servi, Maître. »

Yorke leva un regard dont l'ombre mélancolique se faisait plus sombre que jamais, puis mena l'enfant jusqu'à la table, remplit sa tasse et disposa tout le nécessaire à sa portée avant d'ouvrir son livre, apparemment davantage disposé à lire qu'à manger. Le crépuscule obscurcissait la pièce, le silence oppressant accentuait la froideur du repas, et Cecil avait le cœur lourd. Elle se sentait doublement abattue, privée à la fois de la protection qu'elle avait espéré trouver et du prénom que la voix de sa mère avait rendu cher et familier. Elle avala quelques morceaux, puis s'appuya sur le dossier de sa chaise et promena autour d'elle un œil triste. Elle se demandait ce que l'avenir lui réservait, quand un incident surprenant la tira de ses pensées.

Tandis qu'elle inspectait la pièce, un visage apparut soudainement à l'une des fenêtres. C'était une figure

curieuse et dérangeante, à moitié dissimulée derrière une barbe noire qui en accentuait la pâleur de façon frappante. En une seconde elle avait disparu, mais à peine Cecil avait-elle repris son souffle et maîtrisé le frisson qui l'avait parcourue, que les longs rideaux qui cachaient l'autre fenêtre, entrouverte celle-ci, se mirent à remuer comme si une main les avait saisis, laissant apparaître dans l'écart étroit entre les plis un œil, parfaitement visible. L'enfant resta clouée par l'effroi sur sa chaise. Elle aurait voulu hurler, mais sa timidité l'en empêcha, ainsi que l'espoir que son hôte relève la tête et aperçoive l'intrus lui aussi.

Il semblait absorbé par sa lecture et totalement inconscient de la présence de l'espion caché. Celui-ci provoqua un nouveau mouvement du rideau d'un geste involontaire, comme si la main avait lâché prise, et l'œil disparut. Cecil se couvrit le visage en poussant un soupir de soulagement. Yorke leva les yeux, prit cette attitude pour un signe de fatigue et, de toute évidence ravi de ce prétexte pour se débarrasser de sa convive, lança abruptement : « Vous avez fait un long voyage aujourd'hui, vous devez être épuisée. Voulez-vous vous coucher ? »

— Oh oui, avec grand plaisir », s'écria Cecil, impatiente de quitter cet endroit qu'elle croyait désormais hanté.

Il prit une lampe pour la guider à travers de longs couloirs et de larges escaliers à peine éclairés, jusqu'à une chambre qui sembla immense à sa petite occupante. Le sombre lit à baldaquin lui évoquait un corbillard, si bien qu'elle décida sur-le-champ qu'il lui serait impossible d'y

dormir. Yorke parcourut la pièce des yeux comme s'il désirait la rendre confortable sans savoir comment s'y prendre.

« La vieille femme qui aurait dû s'occuper de vous est malade, mais si vous avez besoin de quoi que ce soit, sonnez Anthony. Bonne nuit. »

Cecil faillit tendre la joue pour recevoir le baiser du soir que lui donnaient d'ordinaire d'autres lèvres, mais elle se rappela l'indifférence avec laquelle on lui avait serré la main, la froideur avec laquelle elle avait été reçue, et elle refréna son élan, laissant son hôte se retirer sans autre réponse qu'un faible écho à son *Bonne nuit*.

Dès qu'elle entendit les pas s'éloigner, elle rouvrit la porte pour observer la lumière qui gravissait l'escalier en colimaçon menant à la tour. Cecil avait terriblement envie de suivre cette lueur, car l'excitation de la nouveauté et le soupçon de peur qui ne l'avait pas quittée lui ôtaient toute envie de dormir. Elle était encore hantée par l'inquiétant personnage et elle se reprocha tout à coup de ne pas en avoir parlé à M. Yorke. Elle était sur le point de se réfugier derrière cette excuse pour se lancer sur ses traces, lorsque des bruits de conversation provenant de l'étage la firent hésiter.

« Je vais attendre qu'il descende, ou que son visiteur s'en aille. Je dois lui parler de ce que j'ai vu ; après tout, ce pourrait être un voleur », se dit-elle.

Elle flâna sur le seuil un moment puis, fatiguée, s'installa dans un fauteuil près de la porte et s'amusa à examiner

les tableaux accrochés au mur. Mais elle était plus lasse qu'elle ne le croyait. Confortablement installée dans le siège rembourré, elle se laissa bercer par le murmure régulier des voix, et s'assoupit.

Elle fut réveillée en sursaut, certaine d'avoir senti une main la toucher. Elle se rappela instantanément son intention et, craignant d'avoir trop attendu, courut jusqu'au couloir de l'étage dans l'espoir de voir M. Yorke descendre. Personne en vue. Et pourtant, elle était sûre d'avoir perçu le contact d'une main et d'entendre à présent des bruits de pas ; elle se pencha par-dessus la balustrade et s'apprêta à appeler. Mais pas un mot ne franchit ses lèvres, car celui qu'elle vit n'était ni M. Yorke ni Anthony. Un individu enveloppé dans une cape descendait les escaliers lentement, caché dans l'ombre d'un grand chapeau. La blancheur d'une main fine brillait sur son vêtement noir, et lorsqu'il regarda par-dessus son épaule en atteignant les dernières marches, il révéla à Cecil, sans la voir, le visage terne, la barbe ténébreuse et les yeux vifs qui l'avaient effrayée quelques heures plus tôt.

La panique la gagna de nouveau, car cette physionomie, en dépit de sa beauté, était étonnamment sinistre. Sans prendre le temps de voir ce que faisait cet homme et uniquement poussée par une irrépressible envie de retrouver M. Yorke, Cecil gravit quatre à quatre l'escalier en colimaçon, jusqu'à une arche qui s'ouvrait sur un rassemblement de fantômes. La pièce, longue et large, débordait de bustes, de statues, de blocs de marbre bruts,

d'outils, de poussière et de désordre. Yorke se tenait au centre, vêtu d'une veste de lin gris, et s'occupait à modeler une poignée d'argile. Bien des enfants auraient été davantage terrifiés par ces silhouettes inanimées que par l'autre bien vivante, mais Cecil retrouva en ce lieu tant d'objets familiers que la peur laissa immédiatement place à l'émerveillement ; elle entra sans hésiter. Une femme souriante semblait l'appeler, un enfant ailé lui présentait des fleurs, et partout des dieux et déesses l'observaient du haut de leur piédestal, avec ce que son œil amateur de beauté lisait comme une expression de bienvenue. Judas, le grand chien, gisait comme une statue d'ébène sur une peau de tigre, et la lueur puissante d'un chandelier illuminait son maître, qui travaillait avec une adresse et une dextérité qui enchantèrent Cecil.

Impatiente de poser des questions, elle se lança dans une explication soudaine :

« Bazil, je suis montée pour... »

Elle s'interrompit, car il se tourna vers elle dans un sursaut qui envoya son œuvre se fracasser sur le sol. Il demanda, furieux :

« Qui m'appelle par ce nom ? »

— C'est moi. Maman vous appelait toujours Bazil et je m'y suis habituée. Comment devrais-je vous appeler, Monsieur ?

— *Yorke*, comme tout le monde. J'interdis que l'on emploie ce nom détestable. Que faites-vous ici ?

— À vrai dire, je n'ai pas pu m'empêcher de monter. Je

me sentais si seule en bas, j'avais si peur ! J'ai aperçu un visage à la fenêtre et je voulais vous prévenir, mais quand j'ai entendu quelqu'un parler, j'ai décidé d'attendre. Puis, lorsque je me suis réveillée, j'ai vu le même homme descendre les escaliers, et j'ai couru jusqu'à vous. »

Yorke écouta son récit avec attention, lui posa une ou deux questions, se perdit un instant dans ses pensées, et déclara enfin en désignant du doigt un athlète à l'état d'ébauche : « Cet homme est mon modèle. Il est étrange et agit parfois avec extravagance, mais vous n'avez aucune raison de le craindre. »

Une femme avec un tant soit peu de bon sens aurait remarqué au premier coup d'œil l'épaisse couche de poussière qui recouvrait la statue d'argile et aurait su que la main délicate qui retenait la cape n'avait pu servir de modèle au bras musclé de l'athlète. Toutefois, le regard naïf de Cecil ne perçut nulle incohérence, et la fillette ne remit pas en cause l'explication qui lui avait été donnée. Elle poussa un soupir de soulagement, et implora son hôte en dévorant la salle des yeux :

« S'il vous plaît, laissez-moi rester pour regarder votre travail. Il me plaît tellement, tellement !

— Qu'y connaissez-vous, mon enfant ? demanda Yorke, étonné par son animation soudaine et l'intérêt qu'elle semblait porter à son ouvrage.

— Eh bien, je sculptais moi aussi. Maman m'a enseigné cet art comme vous le lui avez enseigné, en commençant par de la cire, puis avec de la belle argile brune comme



celle-ci. Et cela me plaisait beaucoup, c'était mon jeu préféré.

— Votre mère vous a appris à sculpter ! Mais pourquoi donc, Cecil ? »

Et face à l'expression soudainement enflammée du visage grave de Yorke, cette dernière se mit à parler sans réserve.

« Parce que cela lui plaisait tout autant qu'à moi, et qu'elle m'appelait toujours *petit Basil* lorsque je créais de jolies choses. Elle adorait sculpter, cela lui rappelait une période lointaine de grand bonheur. Elle m'a souvent parlé de vous, lorsque vous viviez dans la maison de son père. Elle me racontait que vous détestiez les leçons et que vous n'aimiez rien d'autre que faire de splendides créations en cire, en bois et en argile ; que vous oubliiez même de manger et de dormir quand vous étiez occupé, et que vous aviez fait une statue à son image que vous aviez brisée, un jour où elle avait été mauvaise avec vous. Elle ne m'a jamais dit ce qu'elle avait fait, mais j'aimerais bien que vous me le racontiez, afin que je prenne soin de ne pas commettre la même erreur pendant mon séjour ici. »

Il éclata d'un rire si âpre qu'elle en fut à la fois touchée et troublée, puis il répondit durement :

« N'ayez crainte ; personne ne pourra jamais me blesser comme elle m'a blessée il y a de cela treize ans. »

Puis il changea soudain d'attitude, s'assit sur un bloc de marbre dont jaillissait la tête curieuse d'un ange à moitié formé, attira Cecil vers lui et lui dit en la dévisageant d'un œil vorace :

« Dites-m'en plus. Parlait-elle souvent de moi ? Vous a-t-elle appris à m'aimer ? Mon enfant, vite, parlez : j'avais fait le vœu de ne rien demander, mais je dois savoir ! »

Il avait haussé le ton ; son regard parcourait avidement le visage de l'enfant et ses lèvres sévères tremblaient, tandis que l'homme tout entier semblait s'éveiller et rayonner d'un désir insatiable. Rassurée de voir fondre enfin la carapace gelée de son tuteur, Cecil, confiante, s'appuya sur son genou, posa une main sur son épaule et lui chuchota doucement à l'oreille : « Oui, maman parlait très souvent de vous ; elle souhaitait que je vous chérisse, et la dernière chose qu'elle a dite fut cette phrase que je vous ai rapportée à propos du souvenir. Je pense que cela lui causera beaucoup de peine si vous me renvoyez, car elle espérait que vous m'aimeriez comme vous l'avez aimée jadis. »

Une étrange émotion, réconfortante et tendre, s'empara de Bazil Yorke, qui prit la fillette dans ses bras d'un geste impétueux, comme si les mots et la main délicate de l'enfant avaient abattu une barrière érigée par la fierté ou la volonté : « Elle se souvenait de moi — elle m'a envoyé ce qu'elle avait de plus cher. Sans nul doute je dois accepter ce cadeau, qui sera comme une once de douceur dans la vie triste et amère qui est la mienne. »

Étonnée mais heureuse, Cecil resta blottie contre lui, soumise à la force d'une attirance qu'elle ne comprenait pas. Yorke cacha un moment son visage dans sa longue chevelure, puis se détacha d'elle aussi brusquement qu'il l'avait enlacée ; il retourna à sa sculpture, comme si de

telles démonstrations d'émotion lui étaient étrangères et l'embarrassaient, se contentant de préciser en reprenant ses outils : « Amusez-vous à votre aise, je dois travailler. »

Désormais rassurée, Cecil se promena dans la pièce jusqu'à satisfaire sa curiosité, fit quelques timides avances, reçues avec bienveillance, au grand chien, puis finit par rassembler des morceaux d'argile abandonnés par Yorke avant d'aller s'asseoir près de Judas et se mettre à l'ouvrage avec autant d'application que le maître.

Une petite voix qui fredonnait une mélodie que Yorke connaissait bien brisa bientôt le silence. Malgré la faiblesse du chant, Judas dressa les oreilles. Son maître s'interrompit et, les bras croisés, se mit à écouter jusqu'à ce que l'absence de tout autre bruit ne sorte la chanteuse de son heureuse rêverie. Elle s'arrêta brusquement, mais ne décela aucun signe de mécontentement sur le visage bouleversé qui la dominait ; elle montra donc son travail et demanda timidement : « Est-ce très mal fait, Monsieur ? »

Il s'agissait d'une grappe de raisins habilement modelée par de petits doigts qui n'avaient besoin d'aucun outil et se suffisaient à eux-mêmes. Bien qu'exécutés promptement, les grains gris avaient la grâce de fruits tout juste cueillis sur la vigne. Yorke examina l'objet d'un œil critique, releva le visage de l'enfant qu'il scruta pendant un certain temps, puis embrassa avec gravité le front si semblable au sien et déclara sur le ton du verdict : « C'est adroitement réalisé ; je vous garde tous les deux, ton œuvre et toi. Acceptes-tu de rester ici et de travailler avec moi,

Cecil? De te contenter de moi comme seul ami, et du vieux Judas comme unique compagnon de jeu?»

Avec le vif instinct de l'enfance, Cecil lut dans les yeux de cet homme le désir brûlant de son cœur et s'exclama avec ardeur: «J'accepte. Je reste, et je serai très heureuse ici, car j'aime déjà cet endroit, j'aime Judas et je vous adore, car vous créez toutes ces jolies sculptures, et vous êtes très gentil avec moi maintenant.

— Es-tu une enfant discrète, Cecil? Es-tu capable d'entendre et de voir sans poser de questions ni raconter d'histoires? interrogea Yorke avec inquiétude.

— Je crois que oui.

— Je le crois aussi. J'ai pris la décision de te garder, car nous sommes semblables toi et moi. Mais je tiens à ce que tu comprennes que rien de ce qui se passe dans cette maison ne doit en sortir. Je ne me préoccupe pas du monde extérieur, et j'attends du monde qu'il en fasse de même avec moi. Si tu oublies ta promesse, je te mets dehors, immédiatement.

— Je tiens toujours mes promesses. Mais puis-je vous poser deux dernières questions avant de m'engager? Je n'en poserai plus jamais ensuite.

— Bien, petite curieuse, je t'écoute.

— J'aimerais savoir si je pourrai parfois jouer avec le gentil garçon qui m'a donné une rose.

— Et qui t'a embrassée sur le muret», ajouta-t-il d'un ton railleur qui fit rougir Cecil.

Sans même s'en rendre compte, elle s'écria:

« Vous nous avez vus ? Je ne pensais pas que vous pouviez, de si haut... »

— Je vois tout ce qui se passe sur ma propriété. Si tu ne rapportes pas de ragots, tu pourras voir ce garçon de temps en temps. Quelle est l'autre question ?

— Est-ce que cet homme désagréable viendra souvent ici — je veux dire, le modèle ? Il me fait peur et je préférerais ne plus le revoir, sauf si vous me le demandez.

— Bien, tu ne le verras plus. Je vais laisser cette sculpture de côté pour l'instant, il n'aura donc plus à revenir. N'aie crainte ; je ne te demanderai jamais de le rencontrer ni de lui parler.

— Vous êtes très gentil. J'essaierai de ne pas vous déplaire, de ne pas fureter et de ne pas poser de questions. Puis-je me laver les mains et regarder ce beau livre ? J'irai me coucher sans faire de bruit lorsque j'aurai sommeil. »

Aussi précautionneusement que s'il prenait soin d'un papillon, Yorke installa sa protégée avec sur les genoux l'album convoité, et en quelques minutes l'oublia tout à fait.

Il avait l'habitude des rêveries profondes nées d'une vie solitaire, et les heures passèrent sans qu'il s'en aperçoive, tandis que les horloges de la ville sonnaient à des oreilles indifférentes leurs avertissements réguliers. Il jeta un coup d'œil en direction du petit fauteuil et vit que la fillette n'y était plus ; il ne s'en soucia pas jusqu'au moment où, se levant pour étirer ses membres engourdis, il l'aperçut qui dormait à poings fermés sur la peau de tigre. Elle avait

passé un bras autour du cou hirsute du chien, ses longs cheveux balayaient le sol poussiéreux, et la coloration rosée du sommeil faisait rayonner son beau visage d'enfant.

« Ah ça, je suis vraiment le tuteur tout indiqué pour un petit être comme celui-là », murmura Yorke en contemplant la scène. Il la couvrit d'un manteau et se mit à faire les cent pas dans la pièce, préoccupé par des pensées tenaces. Il se figea, se tourna vers la dormeuse avec un air de funeste détermination, et marmonna : « Si j'ai le pouvoir de tuer une bête sauvage et l'habileté nécessaire au dressage d'un chien féroce, je peux assurément modeler cette enfant comme je l'entends, et faire payer à la fille la dette de la mère. »

Lorsqu'il prononça ces paroles, son visage s'assombrit, son regard se fit impitoyable, et le poing qu'il serra convulsivement augurait mal de la jeune vie dont il venait de prendre la garde.

Toute la nuit, la fillette couchée rêva de sa mère, et toute la nuit, l'homme assis médita sur l'injustice qui avait aigri dans sa jeunesse son caractère jadis noble. L'aube les trouva inchangés : Cecil avait juste cessé de sourire, et Bazil avait modelé à partir d'une émotion fugitive un implacable dessein.